

François Villon

Ballades



Illustrations de Moebius

Vertige Graphic

François Villon

François de Montcorbier ou des Loges est né à Paris en 1431. Orphelin de père, on le confie à Maître Guillaume de Villon qui se charge de l'éduquer. Le poète, reconnaissant, prendra le nom de son bienfaiteur. En 1443, il s'inscrit à la faculté des Arts de l'Université de Paris. En 1449, il est bachelier et en 1452 il obtient la licence de Maître ès-arts. Dans une rixe en 1455 Villon blesse mortellement un prêtre qui l'avait provoqué. Il quitte Paris, redoutant des conséquences judiciaires. Le poète ayant obtenu un an plus tard deux lettres de rémission rentre à Paris où, quelque temps plus tard, il participe avec des amis au vol de 500 écus d'or au Collège de Navarre. C'est l'époque où il compose Le Lais. Villon se rend à Angers, première étape d'un long exil qui durera jusqu'en 1462. En mars 1457, le vol du Collège de Navarre est découvert, ce qui donne lieu à une enquête judiciaire, dans laquelle Villon est mis directement en cause. Entre 1457 et 1460 Villon entreprend une longue errance qui le conduit à Blois et à Orléans. En même temps il s'associe au redoutable gang des Coquillards. L'été de 1461 il est arrêté et enfermé dans la terrible prison de Meung-sur-Loire, peut être à cause de son implication dans l'affaire du Collège de Navarre. La même année, Louis XI ayant accordé une amnistie, le poète est libéré. C'est alors qu'il compose le Testament. En novembre 1462 Villon est à nouveau détenu, cette fois au Châtelet à Paris. Il n'est pas plus tôt libéré qu'il est impliqué dans une rixe. De nouveau emprisonné au Châtelet, le poète en considération de ses précédents est condamné à être pendu. Après recours, la sentence est annulée et commuée en dix ans d'exil. Villon quitte Paris. On perd dès lors toute trace du poète.

Mœbius

Mœbius, du nom de ce scientifique inventeur de la figure impossible du double anneau à deux surfaces et une seule face en même temps, est le pseudonyme de Jean Giraud. Né à Paris en 1938, Gir (pour utiliser un autre de ses noms d'emprunt) publie dès les années 50 des western en bandes dessinées. La saga du Lieutenant Blueberry, personnage créé en 1963 avec le scénariste Jean-Michel Charlier, lui apporte la célébrité. Le dessinateur déjà adulé devient un des principaux chefs d'écoles de l'imaginaire international avec les histoires du mystérieux personnage fantastique Arzach, créé en 1974 pour la revue Metal Hurlant. Depuis, toutes les autres créations de Mœbius ont influencé des générations de lecteurs, de dessinateurs, d'artistes et de rêveurs. Il a collaboré avec son ami Alejandro Jodorowski à de nombreux projets éditoriaux et cinématographiques. Il a été l'inspirateur ou le collaborateur de longs métrages qui ont fait date comme Blade Runner, Tron, Dune ou Alien. Il a réalisé plusieurs films d'animation. Il a vécu et dessiné en Europe, en Amérique, en Océanie. Il est considéré par tous comme l'un des plus grands maîtres de la bande dessinée et de l'illustration.

François Villon

BALLADES

Illustrations de Möbius

Introduction
de Roberto Mussapi

Postface
de Ferruccio Giromini

VERTIGE GRAPHIC

© 1995 Vertige Graphic Editions – 10, rue du Roi de Sicile – 75004 Paris

Pour les illustrations : © 1995 Mœbius

Le texte de référence des ballades de Villon est celui de l'édition Longnon de 1911. La version en français moderne est celle de Raoul Mortier, revue et modifiée.

L'introduction de R. Mussapi et la postface de F. Giromini ont été traduites de l'italien par Stéphane Bonardo.

Conception graphique : Andrea Rauch pour Graphiti

INTRODUCTION

Imaginons le Paris neigeux de Villon, les rafales blanches et violentes dans le ciel noir, la couche qui tombe en tourbillonnant et recouvre tout, fixant les formes dans l'immobilité glacée de la mort. Le charme inquiétant d'un silence qui dissimule le silence éternel, qui apaise dans son épaisseur blanche les bouillonnements du sang, les tourments de la vie agitée.

La poésie de Villon semble l'illustration de ces tourments nés de la terre et prisonniers sur la terre, sous la hauteur d'un ciel duquel tombent des signes d'omnipotence : la pluie qui blanchit et lave les os des pendus, – suspendus entre ciel et terre, jouets du vent, fixant notre verticalité précaire de bipèdes suffisamment évolués pour éprouver la douleur, la souffrance, la poésie – la neige qui apporte, dans ses danses voluptueuses, captivantes et dans ses tourbillons ailés, le blanc annihilant du linceul.

Étendu dans le temps horizontal de l'histoire, une histoire faite d'une infinité de chroniques qui se croisent, le monde de Villon vit sous ce ciel avec l'angoissante sensation d'une limite qui marque les esprits poétiques les plus intensément religieux que l'humanité ait jamais exprimés.

Mais cette sensation de la limite ne conduit pas le poète à sortir de soi-même, se posant hors de l'expérience dans une tension mystique vers la lumière : la religion de Villon est une charité poétique, le contraire d'une renonciation verticale, l'immersion rompue et charitable dans la fraternité du monde est une ascèse.

Villon ne peut faire à moins de l'expérience humaine, de la chair, son monde est indissociable du monde charnel, son amour serait inconcevable (l'amour d'un poète est sa voix) sans altération de la réalité phénoménique, charnelle d'un monde à la Caravage.

Si les grands poètes de l'Antiquité représentaient des conflits primordiaux (comme les mythes, les récits, les noyaux structurants du Mahabarata et du De Rerum Natura, des Georgiques et des Métamorphoses) les grands poètes de l'Occident chrétien représentent principalement des comédies, c'est à dire des drames cosmiques incarnés en événements, en rencontres et aventures humaines, comme resurgis du passé dans l'expérience des chroniques individuelles.

La Comédie de Dante et le théâtre de Shakespeare sont les phares d'une civilisation qui interroge le globe, épie ses habitants, et cherche des règles astrales dans

la sphère individuelle des sublunaires, l'origine et le destin dans le temps séculaire de l'existence terrestre, qui tente de durer en glorifiant la chronique, l'événement, l'hic et nunc, l'épopée de tous ceux qui naissent et sont marqués par une date, un nom.

La comédie de Villon se déroule dans ce présage tendu de neige et de silence définitif, qui, comme dans les conditions en suspens annonçant des retournements météorologiques, voit succéder à la tension des nerfs contractés une explosion d'énergie imprévisible, et son monde semble s'éclairer de cette attente même, repoussant les présages, consumant avec animosité le feu du temps présent : les couleurs vermeilles, brillantes, enflammées des tavernes et des bordels, les reflets rouge vif du vin dans les verres, la foule composite qui s'amasse dans l'enfer métropolitain, l'humanité multiforme des putains, des escrocs, des saltimbanques, des bouffons, des hôteliers, des souteneurs, des prêtres, des boutiquiers, des voleurs, des maquereilles, sont dans la représentation du poète l'humanité entière soumise aux lois impitoyables de la Fortune (incarnée par les figures sévères des juges et des classes privilégiées), soutenue par sa seule vitalité et par une foi spontanée dans la miséricorde divine.

Ce monde vit attaché à la terre, et même enfoui dans ses louches souterrains où l'on conspire, dans les caves où on se soûle comme des bêtes, dans les bas-fonds où la vie se réduit à l'essentiel, à l'état brut, il vit attaché à la terre et sa fureur est comme alimentée par le contact avec l'incandescence tellurique ; et le vin, le sexe marchandé, la colère ne sont que manifestations anthropomorphiques de l'ardeur brûlante, irrationnelle de la terre.

Les misérables, mus par les passions élémentaires et brutales, la faim, la luxure, la soif de posséder, recherchent tout au long de leur pauvre vie l'apaisement d'une étreinte ou l'extase chaude de l'ivresse, seules formes de paix provisoire sur terre, tout de suite effacée par le temps qui renaît à chaque instant de ses cendres.

Ce temps au pas inexorable, au souffle dévorant, agite les hommes vivants, les consume et les conduit rapidement à la vieillesse, à la visible antichambre de la mort. Villon se désespère de ce destin funeste avec le désespoir mélancolique des antiques et des classiques, par-delà les brumes ardentes de son enfer aucun autre temps ne se profile parce que Villon ne peut imaginer ce qu'il ne peut voir. Il est trop chrétiennement incarné dans la civilisation de l'homme pour tolérer la mort, le divorce avec la vie, même la vie douloureuse de ce cercle infernal. La lente ascèse après l'immersion dans les fonds obscurs et fangeux de la terre, la perspective dantesque ne fait pas partie de son horizon poétique, il a trop d'amour pour la vie physique si rapidement dissipée. Le Dieu de Villon, ce Dieu qu'il regarde avec les yeux humbles de sa mère semi analphabète dans une de ses splen-

dides ballades, n'est pas l'éternité mais la miséricorde. Autrement dit cette part de l'éternité que Villon homme et poète peut percevoir et ressentir dans sa chair et dont il peut témoigner.

Il y a peu de poètes dans l'humanité qui ont su nous faire trembler avec la puissance des noms : les dames du temps jadis, les seigneurs, les grands personnages historiques qui encerclent les souffrances de Villon comme des vestiges de la beauté perdue sont de palpitants emblèmes de la condition humaine qui est mot, prononciation, paroles et Villon désigne, appelle tous ces noms, des gens perdus et lointains pour les assembler autour de soi avec ses compagnons de tavernes et de misères, pour les garder et les préserver des ravages du temps, pour chanter leurs noms dans notre mémoire, pour rappeler les vivants au souvenir des morts pour opposer au néant de la mort l'appel du nom, la mémoire pitoyable.

Radicalement impoétique parce que radicalement immergé dans la réalité de son temps, Villon est un des rares poètes dont la voix est par nature nécessaire et naturellement partie du monde.

La voix endolorie ou sardonique, violente ou comique, parodique ou méditative de François Villon semble surgir aujourd'hui encore du fond le plus sombre, des caves, des cachots, de la fosse creusée à même la terre où il demeura prisonnier, vivant des mois dans le noir, nourri par un seau au bout d'une corde.

De cette fosse si basse et humble, de cet antre noir sous le niveau du sol, Villon fut libéré à l'improviste par une grâce royale inespérée, alors qu'il devait être pendu (pour un attentat commis par un autre).

Dès lors, depuis cette grâce, François Villon se dissout, nous ne savons plus rien de lui, sous quelle identité et sous quel masque tiré du kaléidoscope de sa comédie il conclut son expérience du monde. Villon le poète, François Villon, disparaît ce jour, à près de trente-trois ans.

Mais sa voix continue à remonter du noir, à la hauteur de la neige et de la pluie, vers ce monde en face duquel Villon se sentit toujours humble et indigne.

Pourtant, si nous cherchons une poésie qui soit en même temps prière, nous la trouvons là, chez ce témoin et chantre des bas fonds et des misères humaines, dans cette voix qui monte du bas, beaucoup plus que chez tant d'auto flagellants mystiques ancêtres ou contemporains.

Villon ne fut peut-être qu'un homme capable d'une grande compassion.

DIX BALLADES
DU *TESTAMENT*

*Ballade des dames
du temps jadis*

Dictes moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Rommaine,
Archipiades, ne Thais,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivièrre ou sus estan,
Qui beaulté ot trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la tres sage Helloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart a Saint Denis ?
Pour son amour ot cest essoyne.
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Saine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La royne Blanche comme lis,
Qui chantoit a voix de seraine ;
Berte au grant pié, Biétris, Alis,
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Englois brulèrent a Rouan ;
Où sont ilz, où, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Qu'a ce reffrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan ?

Dites-moi où, et en quel pays,
Est Flora la belle Romaine ;
Alcibiade et Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Écho, parlant quand on fait du bruit
Sur la rivière ou sur l'étang,
Et dont la beauté fut beaucoup plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la très sage Héloïse,
Pour qui fut châtré, puis fait moine,
Pierre Abélard à Saint-Denis ?
Pour son amour il eut ce malheur.
Pareillement, où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté dans un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine Blanche, comme lys
Qui chantait d'une voix de sirène,
Berthe au grand pied, Béatrice, Alice,
Erembourg qui tint le Maine,
Et Jeanne la bonne Lorraine,
Que les Anglais brûlèrent à Rouen ;
Où sont-elles, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, ne demandez pas cette semaine
Où elles sont, ni cette année,
Que je ne vous ramène pas ce refrain :
Mais où sont les neiges d'antan ?

Mais où sont les neiges d'antan ?



*Ballade des seigneurs
du temps jadis*

Qui plus, où est le tiers Calixte,
Dernier decedé de ce nom,
Qui quatre ans tint le papaliste ?
Alphonce, le roy d'Arragon,
Le gracieux duc de Bourbon,
Et Artus le duc de Bretagne,
Et Charles septiesme le bon ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

Semblablement, le roy Scotiste,
Qui demy face ot, ce dit on,
Vermeille comme une amatiste
Depuis le front jusqu'au menton ?
Le roy de Chippre, de renon,
Helas ! et le bon roy d'Espaigne,
Duquel je ne sçay pas le nom ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

D'en plus parler je me desiste :
Ce monde n'est qu'abusion ;
Il n'est qui contre mort resiste
Ne qu'y treuve provision.
Encor fais une question :
Lancelot, le roy de Behaigne,
Où est il ? Où est son tayon ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

Où est Claquin le bon Breton ?
Où le compte daulphin d'Auvergne
Et le bon feu duc d'Alençon ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

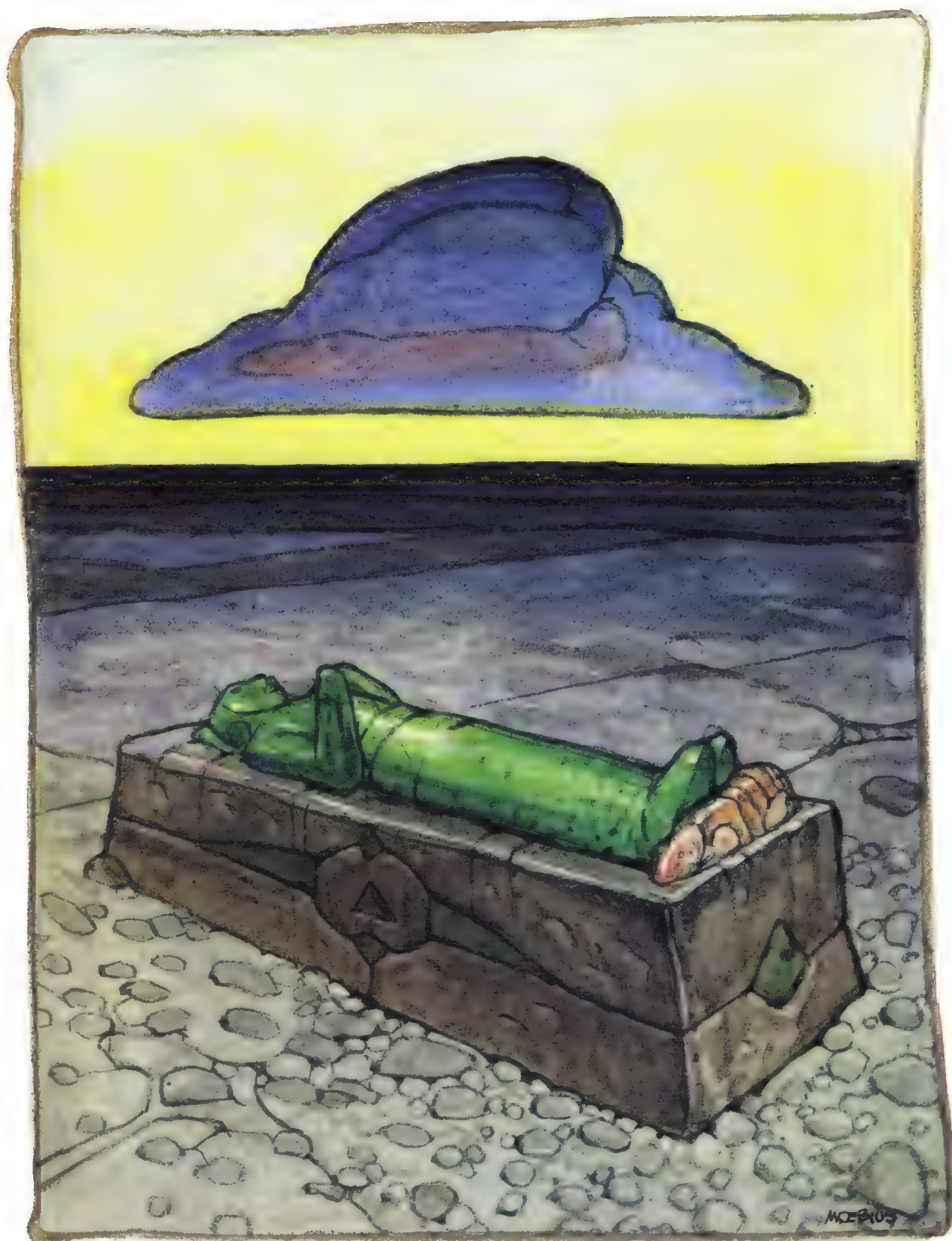
De plus, où est Calixte Trois,
Dernier décédé de ce nom,
Qui tint quatre ans la papauté ?
Alphonse, le roi d'Aragon,
Le gracieux duc de Bourbon,
Et Arthur le duc de Bretagne,
Et Charles Sept, le bon ?
Mais où est le preux Charlemagne ?

Semblablement, le roi d'Écosse,
Qui avait, dit-on, une demi-face,
Vermeille comme une améthyste,
Depuis le front jusqu'au menton ?
Le roi de Chypre au grand renom,
Hélas ! et le bon roi d'Espagne
Dont je ne sais plus le nom
Mais où est le preux Charlemagne ?

Je renonce à en dire davantage ;
Ce monde n'est qu'illusion.
Il n'est personne qui à la mort résiste,
Ni qui puisse se pourvoir contre elle.
Je fais encore une question :
Ladislav, le roi de Bohême,
Où est-il ? Où est son aïeul ?
Mais où est le preux Charlemagne ?

Où est Duguesclin, le bon Breton ?
Et le comte dauphin d'Auvergne,
Et feu le bon duc d'Alençon ?
Mais où est le preux Charlemagne ?

*Il n'est qui contre mort resiste
Ne qu'y treuve provision.*



Ballade en vieux langage français

Car, ou soit ly sains apostolles,
 D'aubes vestuz, d'amy coeffez,
 Qui ne saint fors saintes estolles,
 Dont par le col prent ly mauffez
 De mal talant tout eschauffez,
 Aussi bien meurt que cilz servans,
 De ceste vie cy bouffez :
 Autant en emporte ly vens.

Voire, ou soit de Constantinobles
 L'emperieres au poin dorez,
 Ou de France ly roy tres nobles
 Sur tous autres roys decorez,
 Qui, pour ly grans Dieux aourez,
 Bastist eglises et couvens,
 S'en son temps il fut honnorez,
 Autant en emporte ly vens.

Ou soit de Vienne et de Grenobles
 Ly Dauphins, ly preux, ly senez,
 Ou de Dijon, Salins et Doles
 Ly sires et ly filz ainsnez,
 Ou autant de leur gens privez,
 Heraulx, trompetes, poursuivans,
 Ont ilz bien bouté sous le nez ?
 Autant en emporte ly vens.

Princes à mort sont destinez,
 Et tous autres qui sont vivans ;
 s'ilz en sont courciez n'attinez.
 Autant en emporte ly vens.

Que ce soit le Saint-Père,
D'aubes vêtu, coiffé d'amicts,
Qui ne ceint que de saintes étoles
Dont par le col il prend le diable,
Tout échauffé de méchanceté,
Il meurt aussi bien que les clercs servants,
De cette vie emportés sans retour :
Autant en emporte le vent.

En vérité, que ce soit de Constantinople
L'empereur au poing doré,
Ou de France le roi très noble
Surpassant tous les autres rois,
Qui pour adorer Dieu tout-puissant,
Bâtit des églises et des couvents,
Si, en son temps, il fut honoré,
Autant en emporte le vent.

Que ce soit de Vienne et de Grenoble,
Le Dauphin, les preux, les sages,
Ou de Dijon, Salins et Dôle,
Les seigneurs et les fils aînés,
Ou quelques autres de leurs gens,
Hérauts, trompettes, poursuivants d'armes,
Se sont-ils bien empiffrés ?
Autant en emporte le vent.

Les princes sont destinés à la mort,
Et tous autres qui sont vivants :
S'ils en sont courroucés ou affligés,
Autant en emporte le vent.

Autant en emporte ly vens.



*Les regrets
de la belle Heaumière*

Advis m'est que j'oy regreter
La belle qui fut hëaulmiere,
Soy jeune fille soushaitter
Et parler en telle maniere :
« Ha ! viellesse felonne et fiere,
Pourquoi m'as si tost abatue ?
Qui me tient, qui, que ne me fiere
Et qu'a ce coup je ne me tue ?

« Tollu m'as la haulte franchise
Que beaulté m'avoit ordonné
Sur clers, marchans et gens d'Eglise ;
Car lors il n'estoit homme né
Qui tout le sien ne m'eust donné,
Quoy qu'il en fust des repentailles,
Mais que luy eusse abandonné
Ce que reffusent truandailles.

« A maint homme l'ay reffusé,
Qui n'estoit a moy grant sagesse,
Pour l'amour d'ung garson rusé,
Auquel j'en faisoie largesse ;
A qui que je feisse finesse,
Par m'ame, je l'amoye bien !
Or ne me faisoit que rudesse
Et ne m'amoit que pour le mien.

« Si ne me sceut tant detrayner,
Fouler aux piez, que ne l'amasse,
Et, m'eust il fait les rains trayner,
Si m'eust dit que je le baisasse,

Je m'avise que j'ai entendu les regrets
De celle qui fut la Belle Heaumière,
Elle souhaiterait être jeune fille
Et parler de cette façon :
« Ha ! vieillesse traîtresse et cruelle,
Pourquoi m'as-tu si tôt abattue ?
Je ne sais ce qui me retient de me frapper
Et de me tuer à ce coup !

« Tu m'as ôté le grand pouvoir
Que la beauté m'avait donné
Sur les clercs, les marchands et les gens d'église :
Car alors, il n'y avait d'homme
Qui ne m'eût donné tout son bien,
Quel que dût être son repentir,
Pourvu que je lui eusse abandonné
Ce que refusent les truands.

« À maint homme, je l'ai refusé,
Ce qui n'était pas grande sagesse de ma part,
Pour l'amour d'un garçon rusé,
Auquel j'en fis grande largesse.
Si à d'autres je faisais coquetterie,
Lui par mon âme, je l'aimais !
Or, il ne me rendait que de rudesses,
Et ne m'aimait que pour ce que je possédais.

« Pour autant il n'aurait pas su me brutaliser,
Me fouler au pieds au point que je ne l'aimasse ;
Et m'eût-il traînée sur les reins,
S'il m'eût demandé de l'embrasser,

Que tous mes maux je n'oublie ;
Le glouton, de mal entechié,
M'embrassoit... J'en suis bien plus grasse !
Que m'en reste il ? Honte et pechié.

« Or est il mort, passé trente ans,
Et je remains vielle, chenue.
Quant je pense, lasse ! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue ;
Quant me regarde toute nue
Et je me voy si tres changiée,
Povre, seiche, mesgre, menue,
Je suis presque toute enragiée.

« Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blons, sourcils vultiz,
Grant entœil, ce regart joly,
Dont prenoie les plus soubtilz ;
Ce beau nez droit, grant ne petiz,
Ces petites jointes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictiz,
Et ces belles levres vermeilles ?

« Ces gentes espaulles menues,
Ces bras longs et ces mains traictisses,
Petiz tetins, hanches charnues,
Eslevées, propres, faictisses
A tenir amoureuses lisses ;
Ces larges rains, ce sadinet,
Assis sur grosses fermes cuisses,
Dedens son petit jardinnet ?

« Le front ridé, les cheueux gris,
Les sourcilz cheuz, les yeuls estains,
Qui faisoient regars et ris,
Dont mains marchans furent attains ;
Nez courbez, de beaulté loingtains,

Cela m'eût fait oublier tous mes maux !
La canaille, tout perdu de vices,
M'embrassait... J'en suis bien avancée !
Que m'en reste-t-il ? Honte et péché.

« Or, il est mort, passé trente ans,
Et je reste vieille, chenue.
Quand je pense, hélas ! au bon temps,
À ce que je fus et à ce que je suis devenue ;
Quand je me regarde toute nue,
Et que je me vois tellement changée,
Pauvre, sèche, maigre, menue,
Je suis presque folle de rage.

« Qu'est devenu ce front lisse,
Ces cheveux blonds, ces sourcils arqués,
Le grand entreœil, le beau regard
Dont je captivais les plus subtils ;
Ce beau nez droit, ni grand ni petit,
Ces petites oreilles bien collées,
Ce menton fourchu, ce clair visage joli,
Et ces belles lèvres vermeilles ?

« Ces belles épaules menues,
Ces bras longs et ces mains fines,
Ces petits tétons, ces hanches charnues,
Hautes, propres, propices
À soutenir les amoureux ébats ;
Ces larges reins, ce mignon bijou
Assis sur grosses cuisses fermes,
Dans son joli jardin ?

« Le front ridé, les cheveux gris,
Les sourcils affaissés, les yeux éteints,
Qui faisaient des œillades et riaient,
Par quoi maints marchands furent atteints ;
Nez courbe éloigné de la beauté,

Oreilles pendantes, moussues,
Le vis pally, mort et destains,
Menton froncé, levres peaussues ;

« C'est d'umaine beaulté l'yssues !
Les bras cours et les mains contraites,
Les espaulles toutes bossues ;
Mamelles, quoy ? toutes retraïtes ;
Telles les hanches que les tetes ;
Du sadinet, fy ! Quant des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissetes
Grivelées comme saulcisses.

Ainsi le bon temps regretons
Entre nous, povres vielles sotes,
Assises bas, a crouppetons,
Tout en ung tas comme pelotes,
A petit feu de chenevotes,
Tost allumées, tost estaintes ;
Et jadis fusmes si mignotes !
Ainsi en prent a mains et maintes.

Oreilles pendantes, rugueuses,
Le visage pâli, mort et sans teint,
Le menton froncé, les lèvres lippues...

« C'est le sort de toute beauté humaine !
Les bras courts et les mains rétractées,
Toute bossue des épaules ;
Quant aux seins, qu'en est-il advenu ? Ils sont atrophiés ;
Il en est des hanches comme des tétons ;
Pour le bijou, fi ! quant aux cuisses,
Ce ne sont plus des cuisses, mais des cuissettes
Tachetées comme des saucisses.

« Ainsi nous regrettons le bon temps
entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croupetons,
Tout en un tas comme des pelotes,
Devant le petit feu de chènevis
Tôt allumées, tôt éteintes ;
Nous qui jadis fûmes si mignonnes !...
C'est ce qui arrive à maints et maintes. »

*Ha ! viellesse felonne et fiere,
Pourquoi m'as si tost abatue ?*



*Ballade et doctrine
de la belle Heaumière aux filles de joie*

« Or y pensez, belle Gantiere,
Qui m'escoliere souliez estre,
Et vous, Blanche la Savetiere,
Or est il temps de vous congnoistre.
Prenez a dextre et a senestre ;
N'espargnez homme, je vous prie :
Car vieilles n'ont ne cours ne estre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

« Et vous, la gente Saulciciere,
Qui de dancier estes adestre,
Guillemete la Tappiciere,
Ne mesprenez vers vostre maistre ;
Tost vous fauldra clorre fenestre ;
Quant deviendrez vielle, flestrie,
Plus ne servirez qu'un viel prestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

« Jehanneton la Chapperonniere,
Gardez qu'amy ne vous empestre ;
Et Katherine la Bourciere,
N'envoyez plus les hommes paistre ;
Car qui belle n'est, ne perpetre
Leur masle grace, mais leur rie :
Laide viellesse amour n'empestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

« Filles, veuillez vous entremettre
D'escouter pourquoy pleure et crie :
Pour ce que je ne me puis mettre,
Ne que monnoye qu'on descrie ».

« Or, pensez-y, belle Gantière,
Qui vouliez être mon élève,
Et vous, Blanche la Savetière,
Il est temps de vous décider.
Prenez à droite et à gauche ;
N'épargnez aucun homme, je vous prie,
Car les vieilles n'ont plus cours ni valeur,
Pas plus qu'une monnaie qu'on avilit.

« Et vous, la belle Charcutière,
Qui êtes si adroite à la danse,
Guillemette la Tapissière,
Ne vous conduisez pas mal avec votre maître :
Bientôt il vous faudra fermer votre fenêtre,
Quand vous deviendrez vieille, flétrie,
Vous ne servirez plus qu'un vieux prêtre et,
Pas plus qu'une monnaie qu'on avilit.

« Jeaneton, la Modiste,
Prenez garde qu'un ami ne vous entrave ;
Et Catherine, la Boursière,
N'envoyez plus les hommes paître,
Car celle qui n'est pas belle ne doit provoquer
Leur mauvaise humeur, mais leur rire.
La laide vieillesse n'inspire pas l'amour
Pas plus qu'une monnaie qu'on avilit.

« Filles, veuillez vous dépêcher
D'écouter ce pour quoi je pleure et crie :
C'est parce que je ne puis me faire accepter
Pas plus qu'une monnaie qu'on avilit. »

*Laide viellesse amour n'empestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.*



Double ballade

Pour ce, aimez tant que vouldrez,
 Suyvez assemblées et festes,
 En la fin ja mieulx n'en vauldrez
 Et si n'y romprez que vos testes ;
 Folles amours font le gens bestes :
 Salmon en ydolatria,
 Sanson en perdit ses lunettes.
 Bien est eueux qui riens n'y a !

Orpheüs, le doux menestrier,
 Jouant de fleustes et musetes,
 En fut en danger du murtrier
 Chien Cerberus a quatre testes ;
 Et Narcisus, le bel honnestes,
 En ung parfont puis se noya
 Pour l'amour de ses amouretes.
 Bien est eueux qui riens n'y a !

Sardana, le preux chevalier,
 Qui conquist le regne de Cretes,
 En voulut devenir moullier
 Et filler entre pucelletes ;
 David le roy, sage prophetes,
 Crainte de Dieu en oublia,
 Voyant laver cuisses bien faites.
 Bien est eueux qui riens n'y a !

Amon en vouldst deshonnourer,
 Faignant de menger tarteletes,
 Sa seur Thamar, et desflourer,
 Qui fut inceste deshonnestes ;

C'est pourquoi, aimez tant que vous voudrez,
Suivez les réunions et les fêtes,
À la fin vous n'en vaudrez pas mieux,
Et vous n'y romprez que vos têtes ;
Folles amours font les gens bêtes :
Salomon en devint idolâtre,
Samson en perdit ses yeux.
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

Orphée, le doux ménétrier,
Jouant de flûtes et musettes,
S'en trouva menacé par le meurtrier
Chien Cerbère à quatre têtes ;
Et Narcisse le beau nigaud,
En puits profonds se noya
Pour l'amour de ses amourettes.
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

Sardana, le preux chevalier,
Qui conquiert le royaume de Crète,
En voulut devenir femme
Et filer parmi les jeunes filles ;
Le roi David, sage prophète,
En oublia la crainte de Dieu,
Lorsqu'il vit laver des cuisses bien faites.
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

Amnon en voulut déshonorer,
Feignant de manger des tartelettes,
Sa sœur Thamar et la déflorer,
En quoi il fut incestueux et déshonnête ;

Herodes, pas ne sont sornetes,
Saint Jean Baptiste en decola
Pour dances, saulx et chansonnetes.
Bien est eureux qui riens n'y a !

De moy, povre, je vueil parler ;
J'en fuz batu comme a ru toiles,
Tout nu, ja ne le quiers celer.
Qui me feist mascher ces groselles,
Fors Katherine de Vausselles ?
Noël le tiers ot, qui fut là,
Mitaines a ces nopces telles,
Bien est eureux qui riens n'y a !

Mais que ce jeune bachelier
Laissast ces jeunes bacheletes,
Non ! et le deust on vif brusler
Comme ung chevauteur d'escouvetes ;
Plus doulces luy sont que civetes.
Mais toutefoys fol s'y fya :
Soient blanches, soient brunetes,
Bien est eureux qui riens n'y a !

Hérode, ce ne sont pas des sornettes,
En décolla saint Jean-Baptiste,
Pour des danses, des sauts et des chansonnettes.
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

De moi, malheureux, je veux parler :
J'en fus battu comme toile au ruisseau,
Tout nu, je ne cherche pas à le cacher.
Qui me fit recevoir cette correction,
Si ce n'est Catherine de Vausselles ?
Noël est le tiers qui en fut témoin.
Ce sont noces où l'on fait usage de mitaines !...
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

Mais faut-il que ce jeune bachelier
Laissât ces jeunes bachelettes ?
Non ! dût-on le brûler vif
Comme un chevauteur de balais.
Elles lui sont plus douces que des civettes ;
Et cependant, le fol s'y fia :
Qu'elles soient blanches ou brunettes,
Bienheureux qui ne s'y laisse prendre !

Folles amours font le gens bestes



Ballade des femmes de Paris

Quoy qu'on tient belles langagieres
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messagieres,
Et mesmement les anciennes ;
Mais, soient Lombardes, Rommaines,
Genevoises, a mes perilz,
Pimontoises, Savoisiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De tres beau parler tiennent chaieres,
Ce dit on, les Neapolitaines,
Et son tres bonnes caquetieres,
Allemandes et Pruciennes ;
Soient Grecques, Egipcienes,
De Hongrie ou d'autre pays,
Espaignolles ou Chatelennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y sçavent guieres,
Gasconnes, n'aussi Toulousaines ;
De Petit Pont deux haranguieres
Les concluront ; et les Lorraines,
Engloises et Calaisiennes,
Ay je beaucoup de lieux compris ?
Picardes de Valenciennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames Parisiennes
De beau parler donne le pris ;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

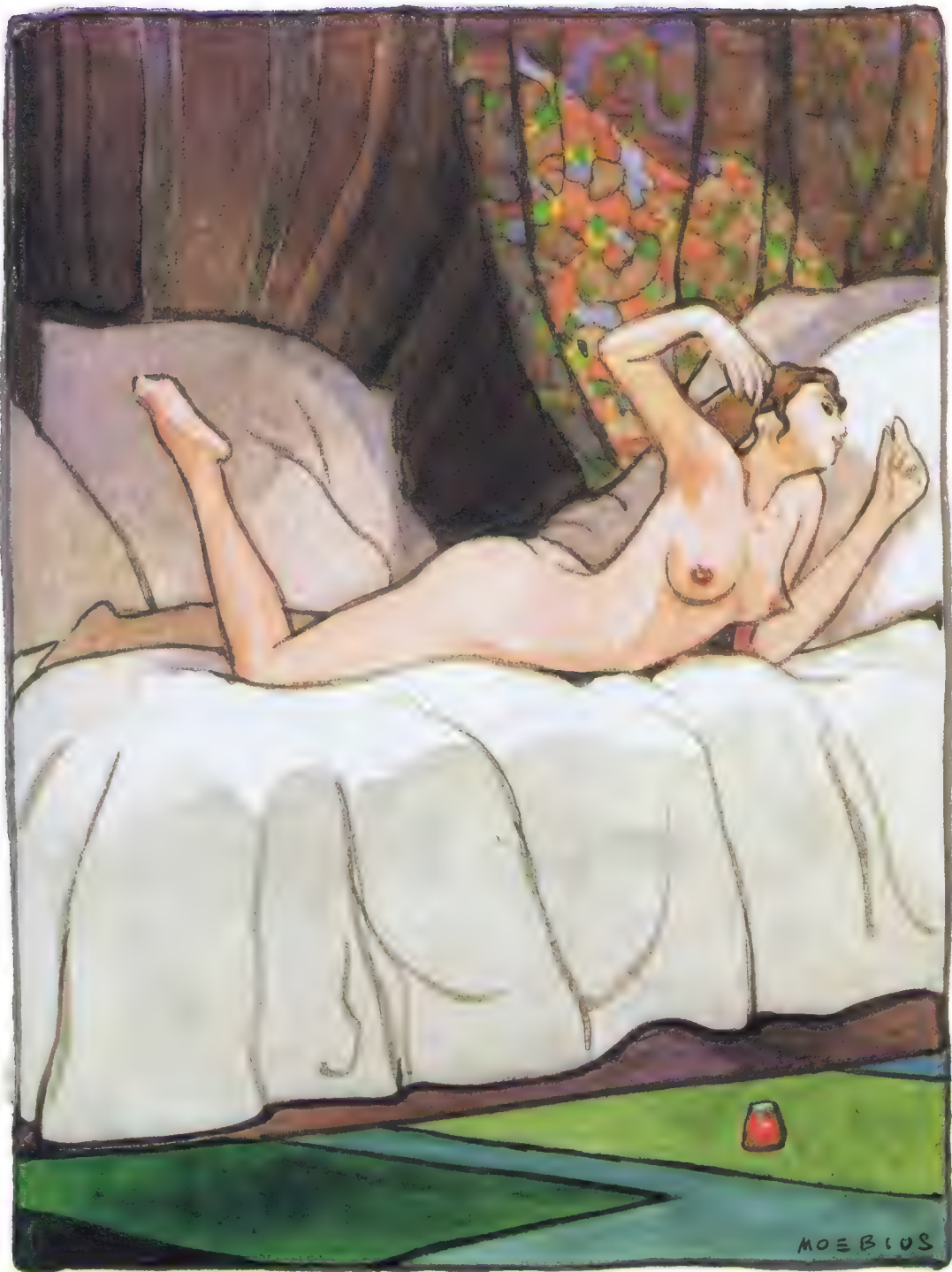
Quoi qu'on tienne pour belles discoureuses
Les Florentines, les Vénitiennes,
Assez pour être entremetteuses,
Et même pour les anciennes ;
Mais qu'elles soient Lombardes, Romaines,
Génoises, j'en prends la responsabilité,
Piémontaises, Savoyardes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau langage elles tiennent chaire,
Dit-on des Napolitaines,
Et elles sont bonnes caqueteuses,
Les Allemandes et les Prussiennes ;
Que ce soient des Grecques, des Égyptiennes,
Des Hongroises ou des femmes d'autre pays,
Des Espagnoles ou des Catalanes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Bretonnes, Suissesses ne s'y entendent guère,
Pas plus que les Gasconnes ou les Toulousaines ;
Deux harengères du Petit Pont, sur elles
Auront le dernier mot, et aussi sur les Lorraines,
Les Anglaises, les Calaisiennes
(Ai-je cité beaucoup de lieux ?)
Ou sur les Picardes de Valenciennes ;
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames Parisiennes
Donnez le prix du beau parler.
Quoi qu'on dise des Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Il n'est bon bec que de Paris.



Ballade de la grosse Margot

Se j'ayme et sers la belle de bon hait,
 M'en devez vous tenir ne vil ne sot ?
 Elle a en soy des biens a fin souhait.
 Pour son amour sains bouclier et passot ;
 Quand viennent gens je cours et happe ung pot,
 Au vin m'en fuiz, sans demener grant bruit,
 Je leur tens eau, frommage, pain et fruit ;
 S'ilz paient bien, je leur dis : « *Bene stat*,
 Retournez cy, quant vous serez en ruit,
 En ce bordeau où nous tenons nostre estat ! »

Mais adoncques il y a grant deshait
 Quand sans argent s'en vien couchier Margot ;
 Veoir ne la puis, mon cuer a mort la hait :
 Sa robe prens, demy saint et surcot,
 Si luy jure qu'il tendra pour l'escot.
 Par les costés se prent, « cest Anticrist ! »
 Crie, et jure par la mort Jhesucrist
 Que non sera ; lors j'empongne ung esclat,
 Dessus son nez luy en fais un escrit,
 En ce bordeau où tenons nostre estat,

Puis paix se fait, et me fait ung gros pet,
 Plus enflé qu'ung venimeux escharbot,
 Riant, m'assiet son poing sur mon sommet,
 Gogo me dit, et me fiert le jambot.
 Tous deux yvres, dormons comme ung sabot :
 Et, au resveil, quand le ventre luy bruyt,
 Monte sur moy, que ne gaste son fruit ;
 Soubz elle geins ; plus qu'un aiz me fait plat ;

Si j'aime et sers ma belle de bon cœur,
Devez-vous m'en tenir pour vil ou sot ?
Elle a en elle des qualités à souhait.
Pour son amour, je ceins bouclier et petite épée ;
Quand viennent des gens, vite je happe un pot,
Je m'en vais au vin sans mener grand bruit ;
Je leur tends de l'eau, le fromage, le pain et les fruits ;
S'ils paient bien, je leur dis : « *Bene stat* ;
Revenez ici quand vous serez en rut,
Dans ce bordel où nous tenons notre commerce ! »

Mais parfois il y a grand déplaisir
quand Margot vient se coucher sans argent ;
Je ne peux la voir, mon cœur la hait à mort.
Je prends sa robe, sa ceinture et son surcot,
Et lui jure que cela tiendra lieu d'écot.
Cet Antéchrist met alors ses poings sur ses hanches ;
Crie et blasphème par la mort de Jésus-Christ
Qu'il n'en sera rien. Alors j'empoigne un tesson,
Et sur son nez je lui en fais un écrit,
Dans ce bordel où nous tenons notre commerce.

Puis la paix se fait et elle me lâche un gros pet,
Plus enflée qu'un bousier venimeux.
En riant, elle m'assène son poing sur la tête,
Me traite de gogo, et me frappe la cuisse...
Tous deux ivres, nous dormons comme des sabots,
Et, au réveil, quand le ventre lui bruit,
Elle monte sur moi, afin que je ne gâte son fruit.
Sous elle je gémis, je me fais plus plat qu'une planche ;

De paillarder tout elle me destruit,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit ;
Je suis paillard, la paillarde me duit.
Lequel vault mieux ? Chascun bien s'entresuit ;
L'ung vault l'autre ; c'est a mau chat mau rat.
Ordure amons, ordure nous assuit ;
Nous deffuyons onneur, il nous deffuit,
En ce bordeau où nous tenons nostre estat.

*Lequel vault mieux ? Chascun bien s'entresuit ;
L'ung vault l'autre ; c'est a mau chat mau rat.*

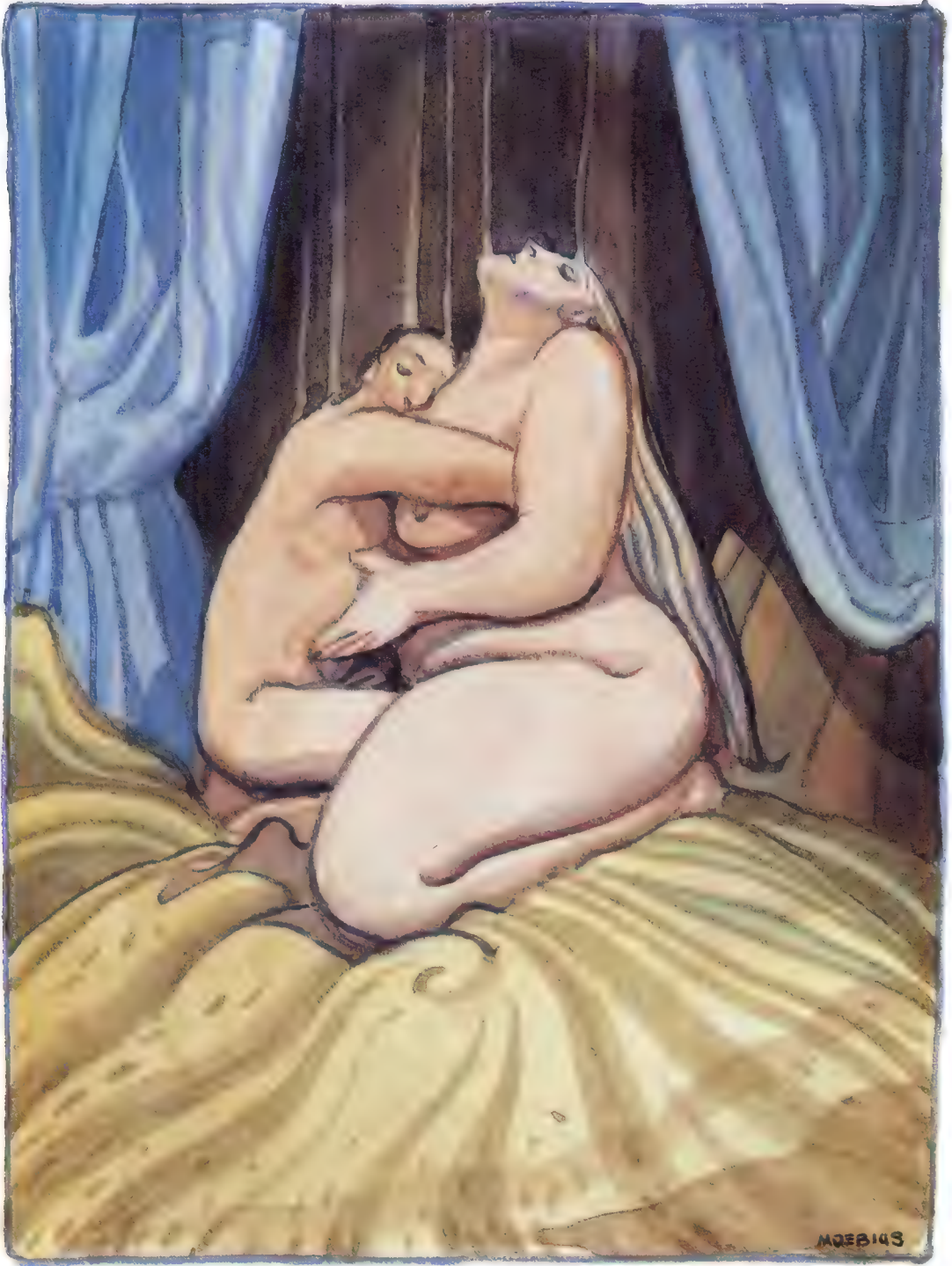
*Ballade de bonne doctrine
à ceux de mauvaise vie*

Car ou soies porteur de bulles,
Pipeur ou hasardeur de dez,
Tailleur de faulx coings et te brusles,
Comme ceulx qui sont eschaudez,
Traistres parjurs, de foy vuydez ;
Soies larron, ravis ou pillés :
Où en va l'acquest, que cuidez ?
Tout aux tavernes et aux filles.

Rymes, raille, cymballe, lutte ;
Comme fol, fainctif, eshontez,
Farce, broulle, joue des fleustes,
Fais, es villes et es citez,
Farces, jeux et moralitez ;
Gaigne au berlanc, au glic, aux quilles,
Aussi bien va – or escoutez –
Tout aux tavernes et aux filles.

De telz ordures te reculles ;
Laboure, fauche champs et prez,
Sers et pense chevaulx et mulles,
S'aucunement tu n'es lettrez ;
Assez auras, se prens en grez ;
Mais, se chanvre broyes ou tilles,
Ne tens ton labour qu'as ouvrez
Tout aux tavernes et aux filles ?

Chausses, pourpains esguilletez,
Robes, et toutes voz drapilles,
Ains que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles.



Que tu sois porteur de bulles,
Pipeur ou joueur de dés,
Ou faux-monnayeur, tu te brûles
Comme ceux que l'on ébouillante ;
Que tu sois traître parjure, privé de foi,
Larron, pris ou en fuite,
Où va l'acquis, que croyez-vous ?
Tout aux tavernes et aux filles.

Rime, raille, fais sonner des cymbales et retentir le luth
Comme un fol, cabotin sans vergogne ;
Joue des farces, fais des tours, joue des flûtes ;
Fais, dans les villes et les cités,
Farces, jeux et moralités ;
Gagne au brelan, aux cartes, aux quilles ;
Écoute-moi ! De toutes façons, cela s'en va
Tout aux tavernes et aux filles.

De telles ignominies t'effraient ?
Laboure, fauche champs et prés,
Sers et panse chevaux et mules,
Si tu n'es point lettré ;
Tu auras assez, si tu te tiens par satisfait.
Mais si tu broies le chanvre et en tires le fil,
Ne destines-tu pas le gain de ton travail
Tout aux tavernes et aux filles ?

Chausses, pourpoints ornés à l'aiguille,
Vêtements et garde-robe,
Avant que vous ne fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles.

*Aussi bien va – or escoutez –
Tout aux tavernes et aux filles.*



MEBIUS

Ballade finale

Icy se clost le Testament
 Et finist du povre Villon.
 Venez a son enterrement,
 Quand vous orrez le carrillon.
 Vestuz rouge com vermillon,
 Car en amours mourut martir ;
 Ce jura il sur son couillon
 Quant de ce monde vould partir.

Et je croy bien que pas n'en ment,
 Car chassié fut comme ung souillon
 De ses amours hayneusement,
 Tant que, d'icy a Roussillon,
 Brosse n'y a ne brossillon
 Qui n'eust, ce dit il sans mentir,
 Ung lambeau de son cotillon
 Quant de ce monde vould partir.

Il est ainsi, et tellement,
 Quant mourut n'avoit qu'ung haillon ;
 Qui plus, en mourant, mallement
 L'espoignoit d'Amours l'esguillon :
 Plus agu que le rangillon
 D'un baudrier luy faisoit sentir,
 C'est de quoy nous esmerveillon,
 Quant de ce monde vould partir.

Prince, gent comme esmerillon,
 Sachez qu'il fist au departir :
 Ung traict but de vin morillon,
 Quant de ce monde vould partir.

Ici se clôt le testament
Du pauvre François Villon.
Venez à son enterrement.
Quand vous entendrez le carillon,
Rouges vêtus comme vermillon,
Car il mourut martyr de l'Amour,
Cela il le jura sur son couillon,
Quand il voulut quitter ce monde.

Et je crois bien que là-dessus il ne ment pas,
Car il fut chassé comme un souillon
De ses amours, haineusement ;
Il n'y a, d'ici jusqu'en Roussillon,
De broussaille ni de taillis
Qui n'ait eu – cela il le dit sans mentir –
Un lambeau de son cotillon,
Quand il voulut quitter ce monde.

Il en fut ainsi, et si bien
Que lorsqu'il mourut il n'avait qu'un haillon.
De plus, quand il mourut durement,
L'aiguillon de l'Amour le piquait ;
Plus aigu que l'ardillon de la boucle
D'un bouclier, l'Amour lui faisait sentir son trait,
De quoi nous nous émerveillons,
Quand il voulut quitter ce monde.

Prince, beau comme un émerillon,
Sachez ce qu'il fit au moment du départ :
Il but un trait de vin morillon,
Quand il voulut quitter ce monde.

*Icy se clost le Testament
Et finist du povre Villon.*



AUTRES BALLADES

Ballade de bon conseil

Hommes failliz, bersaudez de raison,
 Desnaturez et hors de congnoissance,
 Desmis de sens, comblés de desraison ;
 Fols abusez, plains de descongnoissance,
 Qui procurez contre vostre naissance,
 Vous soubzmettant a detestable mort
 Par lascheté las ! que ne vous remort
 L'orribleté qui a honte vous maine ?
 Voyez comment maint jeunes homs est mort
 Par offencer et prendre autrui demaine.

Chascun en soy voye sa mesprison,
 Ne nous venjons, prenons en patience :
 Nous congnoissons que ce monde est prison
 Aux vertueux franchis d'impacience ;
 Batre, souiller pour ce n'est pas science,
 Tollir, ravir, piller, meurtrir a tort ;
 De Dieu ne chault, trop de verté se tort ;
 Qui en telz faiz sa jeunesse demaine,
 Dont a la fin ses poinz doloireux tort.
 Par offencer et prendre autrui demaine.

Que vault piper, flater, rire en trayson,
 Quester, mentir, affermer sans fiance,
 Farcer, tromper, artifier poyson,
 Vivre en pechié, dormir en deffiance
 De son prouchain, sans avoir confiance ?
 Pour ce conclus : de bien faisons effort,
 Reprenons cuer, ayons en Dieu confort,
 Nous n'avons jour certain en la sepmaine ;

Hommes faillis, privés de raison,
Dénaturés et sans jugement,
Vous qui avez perdu le sens et êtes pleins de déraison,
Fous abusés, pleins d'idées fausses,
Vous qui agissez contre votre naissance,
Vous soumettant à une mort détestable
Par lâcheté, hélas ! que n'avez-vous du remords
Des horribles choses qui vous mènent à la honte ?
Voyez comment maint jeune homme est mort
Pour avoir offensé autrui et pris son bien.

Que chacun en soi voie sa faute.
Ne nous vengeons point, prenons tout en patience ;
Nous savons que ce monde est une prison
Pour les vertueux exempts de passions,
Se battre, rosser n'est pas une preuve de sagesse ;
Voler, ravir, piller, tuer est mal.
Il ne se soucie pas de Dieu et se détourne de la vérité
Celui qui se livre en sa jeunesse à de telles actions ;
À la fin, il se tord les poings de douleur
Pour avoir offensé autrui et pris son bien.

Que vaut de voler, de flatter, de rire en trahison,
De quêter, de mentir, de se parjurer,
De berner, de tromper, de préparer des poisons,
De vivre dans le péché, de dormir en défiance
De son prochain sans avoir confiance !
Pour tout cela je conclus : faisons effort vers le bien,
Reprenons courage, ayons confiance en Dieu.
Nous n'avons pas un jour sûr dans la semaine ;

De nos maulx ont noz parens le ressort,
Par offencer et prendre autrui demaine.

Vivons en paix, exterminons discort,
Jeunes et vieulx, soyons tous d'ung accord ;
La loy le veult, l'apostre le ramaine
Licitement en l'epistre rommaine ;
Ordre nous fault, estat ou aucun port.
Notons ces points ; ne laissons le vray port
Par offencer et prendre autrui demaine.

Nos parents ressentent contrecoup de nos forfaits
Pour avoir offensé autrui et pris son bien.

Vivons en paix, faisons cesser la discorde ;
Jeunes et vieux, soyons tous en accord :
La loi le veut, l'apôtre le rappelle
Licitement en l'épître romaine ;
Il nous faut l'ordre, l'équilibre, et la bonne conduite.
Notons ces points : ne délaissions pas le vrai but
Pour aller offenser autrui et prendre son bien.

*Chascun en soy voye sa mesprison,
Ne nous venjons, prenons en patience.*



Ballade des proverbes

Tant grate chievre que mal gist,
Tant va le pot a l'eau qu'il brise,
Tant chauffe on le fer qu'il rougist,
Tant le maille on qu'il se debrise,
Tant vault l'homme comme on le prise,
Tant s'eslongne il qu'il n'en souvient,
Tant mauvais est qu'on le desprise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant parle on qu'on se contredit,
Tant vault bon bruyt que grace acquise,
Tant promet on qu'on s'en desdit,
Tant prie on que chose est acquise,
Tant plus est chiere et plus est quise,
Tant la quiert on qu'on y parvient,
Tant plus commune et moins requise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant ayme on chien qu'on le nourrist,
Tant court chanson qu'elle est aprise,
Tant garde on fruit qu'il se pourrist,
Tant bat on place qu'elle est prise,
Tant tarde on que faut entreprise,
Tant se haste on que mal advient,
Tant embrasse on que chiet la prise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant raille on que plus on n'en rit,
Tant despent on qu'on n'a chemise,
Tant est on franc que tout s'y frit,

Tant gratte la chèvre qu'elle est mal couchée,
Tant va le pot à l'eau qu'il se brise,
Tant chauffe-t-on le fer qu'il rougit,
Tant le martèle-t-on qu'il se rompt,
Tant vaut l'homme comme on l'estime,
Tant s'éloigne-t-il qu'on l'oublie,
Tant il est mauvais qu'on le méprise,
Tant crie-t-on Noël qu'il finit par venir.

Tant parle-t-on qu'on se contredit,
Tant vaut bon renom que faveur acquise,
Tant promet-on qu'on s'en dédit,
Tant prie-t-on que la chose est acquise,
Tant une chose est chère, tant elle est recherchée,
Tant la cherche-t-on qu'on la trouve,
Tant elle est commune qu'elle est moins prisee,
Tant crie-t-on Noël qu'il finit par arriver.

Tant aime-t-on son chien qu'on le nourrit,
Tant court une chanson qu'elle finit par être apprise,
Tant garde-t-on le fruit qu'il pourrit,
Tant harcèle-t-on une place qu'elle est prise,
Tant tarde-t-on qu'échoue l'entreprise,
Tant se hâte-t-on que le mal arrive,
Tant embrasse-t-on qu'on lâche prise,
Tant crie-t-on Noël qu'il finit par arriver.

Tant plaisante-t-on qu'on finit par ne plus rire,
Tant dépense-t-on qu'on n'a plus de chemise,
Tant on est généreux que l'on perd tout,

Tant vault « tient » que chose promise ;
Tant ayme on Dieu qu'on suit l'Eglise,
Tant donne on qu'emprunter convient,
Tant tourne vent qu'il chiet en bise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Prince, tant vit fol qu'il s'avise,
Tant va il qu'après il revient,
Tant le mate on qu'il se ravise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant vaut un « tiens » qu'un « tu l'auras »,
Tant on aime Dieu qu'on suit l'Église,
Tant donne-t-on qu'il faut emprunter,
Tant tourne le vent qu'il devient bise,
Tant crie-t-on Noël qu'il finit par arriver.

Prince, tant vit le fou qu'il s'assagit,
Tant va-t-il, qu'après il revient,
Tant le frappe-t-on qu'il se ravise,
Tant crie-t-on Noël qu'il vient.

*Tant vault l'homme comme on le prise,
Tant s'eslongne il qu'il n'en souvient.*



Ballade des menus propos

Je congnois bien mouches en let,
Je congnois a la robe l'homme,
Je congnois le beau temps du let,
Je congnois au pommier la pomme,
Je congnois l'arbre a voir la gomme,
Je congnois quant tout est de mesmes,
Je congnois qui besongne ou chomme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois pourpoint au collet,
Je congnois le moyne a la gonne,
Je congnois le maistre au varlet,
Je congnois au voille la nonne,
Je congnois quant pipeur jargonne,
Je congnois fols nourris de cresmes,
Je congnois le vin a la tonne,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois cheval et mulet,
Je congnois leur charge et leur somme,
Je congnois Bietris et Belet,
Je congnois get qui nombre et somme.
Je congnois vision et somme,
Je congnois la faulte de Boesmes,
Je congnois le pover de Romme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Prince, je congnois tout en somme,
Je congnois coulourez et blesmes,
Je congnois Mort qui tous consomme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je sais bien distinguer des mouches dans du lait,
Je sais reconnaître l'homme à son habit,
Je sais distinguer le beau temps du mauvais,
Selon le pommier, je connais la pomme,
À voir la gomme je reconnais l'arbre,
Je sais voir quand tout est pareil,
Je sais distinguer qui travaille ou chôme,
Je connais tout, sauf moi-même.

Je reconnais la qualité d'un pourpoint au collet,
Je reconnais le moine au froc,
Je sais distinguer le maître du valet,
Au voile, je reconnais la nonne,
Je reconnais quand le pipeur fait un boniment,
Je reconnais les fous nourris de crèmes,
Je reconnais le vin au tonneau,
Je connais tout sauf moi-même.

Je sais distinguer le cheval du mulet,
Je connais leur charge et leur faix,
Je connais Béatrice et Isabelle,
Je connais le jeton qui compte et donne des points,
Je sais reconnaître la vision du rêve,
Je connais l'hérésie de Bohême,
Je connais le pouvoir de Rome,
Je connais tout sauf moi-même.

Prince, je connais tout, en somme,
Je reconnais les gens colorés des gens blêmes,
Je connais la mort qui consomme tout,
Je connais tout sauf moi-même.

Je congnois tout, fors que moy mesmes.



Ballade des contre-vérités

Il n'est soing que quant on a fain,
 Ne service que d'ennemy,
 Ne maschier qu'ung botel de foing,
 Ne fort guet que d'homme endormy,
 Ne clemence que felonnie,
 N'asseurance que de peureux,
 Ne foy que d'homme qui regnie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

Il n'est engendrement qu'en boing,
 Ne bon bruit que d'homme banny,
 Ne riz qu'après ung coup de poing,
 Ne lotz que debtes mettre en ny,
 Ne vraye amour qu'en flaterie,
 N'encontre que de maleureux,
 Ne vray rapport que menterie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

Ne tel repos que vivre en soing,
 N'honneur porter que dire : Fi !
 Ne soy vanter que de faulx coing,
 Ne santé que d'homme bouffy,
 Ne hault vouloir que couardie,
 Ne conseil que de furieux,
 Ne douceur qu'en femme estourdie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux,

Voulez vous que verté vous die ?
 Il n'est jouer qu'en maladie,
 Lettre vraye que tragedie,
 Lasche homme que chevalereux,
 Orrible son que melodie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux.

On ne se donne du mal que lorsqu'on a faim,
On ne reçoit de service que de son ennemi,
On ne peut mâcher que lorsqu'on a une botte de foin,
Il n'est meilleur guetteur que l'homme endormi,
La clémence n'est qu'une félonie,
Il n'y a pas de gens plus assurés que les peureux,
Il n'est foi que d'homme qui renie,
Il n'y a de bien inspiré qu'un amoureux.

Il n'est engendrement qu'au bain,
Il n'est bon renom que celui d'un homme banni,
Il n'y a de rire qu'après un coup de poing,
Ni bonne reputation que si l'on renie ses dettes,
Il n'y a point de vrai amour : il n'y a que flatterie,
Il n'y a d'épreuves que pour les malheureux,
Il n'y a pas de récit vrai sans mensonge,
Il n'y a de bien inspiré qu'un amoureux.

Il n'est serein repos que de vivre dans le souci,
Le mépris est le seul honneur de l'homme,
Tout ce dont on se vante n'est que fausse monnaie,
Être en bonne santé n'est qu'être bouffi,
Il n'y a de courage qui ne soit lâcheté,
Il n'y a de bon conseil que d'homme en fureur,
Il n'est de douceur que dans femme étourdie,
Il n'y a de bien inspiré qu'un amoureux.

Voulez-vous que je vous dise la vérité ?
Il n'y a d'amusement qu'en maladie,
Il n'y a pas de récit vrai qui ne soit fable tragique,
Il n'y a de lâche qu'un homme valeureux,
Il n'y a pas de mélodie qui ne soit horrible son,
Il n'y a de bien inspiré qu'un amoureux.

*Ne foy que d'homme qui regnie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.*



*Ballade contre
les ennemis de la France*

Rencontré soit de bestes feu getans,
Que Jason vit, querant la toison d'or ;
Ou transmué d'homme en beste sept ans,
Ainsi que fut Nabugodonosor ;
Ou perte il ait et guerre aussi villaine
Que les Troyens pour la prinse d'Helaine ;
Ou avallé soit avec Tantalus
Et Proserpine aux infernaux palus,
Ou plus que Job soit en grieve souffrance,
Tenant prison en la tour Dedalus,
Qui mal voudroit au royaume de France !

Quatre mois soit en ung vivier chantans,
La teste au fons, ainsi que le butor ;
Ou au Grant Turc vendu deniers contans,
Pour estre mis au harnoiz comme ung tor ;
Ou trente ans soit, comme la Magdalaine,
Sans drap vestir de linge ne de laine ;
Ou soit noyé comme fut Narcisus,
Ou aux cheveux, comme Absalon, pendus
Ou comme fut Judas par Desperance,
Ou puist perir comme Simon Magus,
Qui mal voudroit au royaume de France !

D'Octovien puist revenir le tems,
C'est qu'on luy coule au ventre son tresor ;
Ou qu'il soit mis entre meules flotans
En ung moulin, comme fut saint Victor ;
Ou transglouty en la mer, sans aleine,
Pis que Jonas au corps de la balaine ;
Ou soit banny de la clarté Phebus,
Des biens Juno et du soulas Venus,

Qu'il trouve sur son chemin des bêtes crachant du feu,
Comme en vit Jason cherchant la Toison d'Or ;
Ou qu'il soit changé d'homme en bête pour sept ans,
Ainsi que le fut Nabuchodonosor ;
Qu'il ait des désastres et guerre aussi vilaine
que les Troyens pour avoir pris Hélène ;
Ou qu'il soit avalé avec Tantale
Et Proserpine aux marais infernaux ;
Ou qu'il soit plus que Job en dure souffrance ;
Qu'il soit emprisonné en la tour de Dédale,
Celui qui voudrait du mal au royaume de France !

Qu'il soit quatre mois chantant en un vivier,
La tête au fond, comme fait le butor ;
Ou qu'il soit vendu au Grand Turc deniers comptants,
Pour être mis au joug comme un taureau ;
Ou qu'il soit trente ans, comme la Madeleine,
Sans se vêtir de toile ni de laine ;
Ou qu'il soit noyé comme Narcisse ;
Ou par le cheveux pendu comme Absalon ;
Ou comme Judas pendu par désespoir ;
Ou puisse-t-il périr comme Simon le Magicien,
Celui qui voudrait du mal au royaume de France !

Que d'Octavien puisse lui advenir le sort :
Qu'on lui coule au ventre son trésor ;
Ou qu'il soit mis entre les meules tournantes
En un moulin comme le fut saint Victor ;
Ou englouti dans la mer, sans air à respirer,
Pis que Jonas au corps de la baleine ;
Ou qu'il soit banni de la clarté de Phébus,
Des biens de Junon et du plaisir de Vénus,

Et du Dieu Mars soit pugny a oultrance,
Ainsi que fut roy Sardanapalus,
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

Prince, porté soit des serfs Eolus
En la foreste où domine Glaucus,
Ou privé soit de paix et d'esperance,
Car digne n'est de posseder vertus
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

Et qu'il soit puni du Dieu Mars à outrance,
Comme le fut le roi Sardanapale,
Celui qui voudrait du mal au royaume de France !

Prince, qu'il soit porté par les serviteurs d'Éole
Dans l'abîme où domine Glaucus ;
Ou qu'il soit privé de paix et d'espérance :
Car il n'est point digne de posséder des vertus,
Celui qui voudrait du mal au royaume de France !

*Ou trente ans soit, comme la Magdalaine,
Sans drap vestir de linge ne de laine ;*



Ballade du concours de Blois

Je meurs de seuf au près de la fontaine,
Chault comme feu, et tremble dent a dent ;
En mon païs suis en terre loingtaine ;
Lez ung brasier frissonne tout ardent ;
Nu comme ung ver, vestu en president ;
Je riz en pleurs, et attens sans espoir ;
Confort reprens en triste desespoir ;
Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun ;
Puissant je suis sans force et sans pouvoir ;
Bien recueully, debouté de chascun.

Rien ne m'est seur que la chose incertaine,
Obscur, fors ce qui est tout evident ;
Doubte ne fais, fors en chose certaine ;
Science tiens a soudain accident ;
Je gaigne tout et demeure perdent ;
Au point du jour, diz : Dieu vous doint bon soir !
Gisant envers, j'ay grand paour de cheoir ;
J'ay bien de quoy et si n'en ay pas ung ;
Eschoicte attens et d'omme ne suis hoir :
Bien recueully, debouté de chascun.

De riens n'ay soing, si mettz toute ma paine
D'acquérir biens et n'y suis pretendent ;
Qui mieulx me dit, c'est cil qui plus m'attaine,
Et qui plus vray, lors plus me va bourdent ;
Mon amy est qui me fait entendent
D'ung cigne blanc que c'est ung corbeau noir ;
Et qui me nuyst, croy qu'il m'ayde a pouvoir ;
Bourde, verté au jour d'uy m'est tout un ;

Je meurs de soif auprès de la fontaine,
Chaud comme feu et je claque des dents ;
En mon pays je suis en terre lointaine ;
Près d'un brasier je frissonne tout ardent ;
Nu comme un ver, vêtu en président,
Je ris en pleurs et j'attends sans espoir ;
Je me réconforte en triste désespoir ;
Je me réjouis et je n'ai aucun plaisir ;
Je suis puissant sans force et sans pouvoir,
Bien accueilli, repoussé de chacun.

Rien pour moi n'est sûr que la chose incertaine ;
Obscur que ce qui est évident,
Je ne doute de rien que de chose certaine ;
Je tiens ma science d'un accident soudain ;
Je gagne tout et demeure perdant ;
Le matin, je dis : « Dieu vous donne le bonsoir ! »
Couché sur le dos, j'ai grand peur de choir ;
J'ai bien de quoi, bien qu'étant sans un sou ;
J'attends un héritage et je ne suis l'héritier de personne,
Bien accueilli, repoussé de chacun.

Je n'ai souci de rien, même si je mets toute ma peine
À acquérir des biens et je n'y prétends pas ;
Celui qui me parle le mieux, c'est celui qui m'attaque ;
Le plus véridique est celui qui se moque plus de moi ;
Mon ami est celui qui me fait croire
Qu'un cygne blanc est un corbeau noir ;
Et celui qui me nuit est celui qui croit m'aider ;
Mensonge, vérité, aujourd'hui cela m'est tout un ;

Je retiens tout, rien ne sçay concepvair :
Bien recueully, debouté de chascun.

Prince clement, or vous plaise sçavoir
Que j'entens moult et n'ay sens ne sçavoir ;
Parcial suis, a toutes loys commun.
Que sais je plus quoy ? Les gaiges ravoir :
Bien recueully, debouté de chascun.

Je retiens tout et je ne sais rien comprendre,
Bien accueilli, repoussé de chacun.

Prince clément ! qu'il vous plaise donc de savoir
Que j'entends beaucoup et n'ai ni sens ni savoir ;
Je suis d'un parti, mais je suis soumis à toutes les lois,
Que sais-je de plus ? Quoi ? Ravoir les gages que j'ai perdus ;
Bien accueilli, repoussé de chacun.

*Puissant je suis sans force et sans pouvoir :
Bien recueully, debouté de chascun.*



*Problème
ou ballade de la fortune*

Fortune fus par clerks jadis nommée,
Que toy, François, crie et nomme murtriére,
Qui n'es homme d'aucune renommée.
Meilleur que toy fais user en platrière,
Par povreté, et fouyr en carrière ;
S'a honte vis, te dois tu doncques plaindre ?
Tu n'es pas seul ; si ne te dois complaindre.
Regarde et voy de mes faiz de jadis,
Mains vaillans homs par moy mors et roidis ;
Et n'es, ce sçais, envers eulx ung souillon.
Appaise toy et mets fin en tes dis :
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Contre grans roys me suis bien anymée,
Le temps qui est passé ça en arriere :
Priam occis et toute son armée,
Ne luy valut tour, donjon, ne barriere ;
Et Hannibal, demoura il derriere ?
En Cartage par mort le feiz attaindre ;
Et Scypion l'Affriquan feiz estaindre,
Julles Cesar au senat je vendis,
En Egipte Pompée je perdis,
En mer noyé Jason en ung bouillon,
Et, une fois, Romme et Rommains ardiz :
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Alixandre, qui tant feist de hemée,
Qui voulut veoir l'estoille pouciniere,
Sa personne par moy fut envlimée.
Alphasar roy, en champ, sous sa baniere,
Rué jus mort, cela est ma maniere.

Fortune je fus jadis par les clerks nommée,
Moi que toi, François, tu injuries et nommes meurtrière,
Toi, homme sans aucune renommée.
De meilleurs que toi je fais peiner en plâtrière,
Par pauvreté, et creuser en carrière ;
Si tu vis dans la honte, dois-tu donc te plaindre ?
Tu n'es pas seul ; aussi ne dois-tu pas te lamenter.
Regarde et vois, dans mes faits de jadis,
Maints vaillants hommes par moi morts et raidis ;
Et, en regard de ceux-là tu n'es même pas un souillon.
Apaise-toi et mets fin à tes dires ;
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon.

Contre de grands rois, j'ai bien bataillé
Au temps qui est passé, loin en arrière.
Priam occis avec toute son armée,
Tour, donjon ou rempart ne lui servirent point.
Et Hannibal, demeura-t-il en reste ?
À Carthage, par la Mort je le fis rejoindre ;
Et Scipion l'Africain, je le fis s'éteindre ;
Jules César au sénat je vendis ;
En Égypte, Pompée je perdis,
En mer je noyai Jason dans un tourbillon,
Et, une certaine fois, je brûlai Rome et les Romains...
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon.

Alexandre qui versa tant de sang,
Qui voulut voir l'étoile poussinière
Eut sa personne par moi empoisonnée.
Le roi Arphaxad, en expédition, sous la bannière
J'étendis mort : cela est ma manière.

Ainsi l'ay fait, ainsi le maintendray,
Autre cause ne raison n'en rendray.
Holofernes, l'ydolastre mauldis,
Qu'occist Judit (et dormoit entandiz)
De son poignart, dedens son pavillon.
Absalon, quoy, en fuyant le pendis :
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Pour ce, François, escoute que te dis :
Se riens peusse sans Dieu de Paradis,
A toy n'autre ne demourroit haillon,
Car pour ung mal lors j'en feroye dix :
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Ainsi ai-je fait, ainsi je continuerai ;
Je n'en rendrai d'autre cause ni raison,
Holopherne, l'idolâtre maudit,
Que Judith tua (pendant qu'il dormait)
De son poignard, dans sa tente ;
Absalon que, fuyant, je pendis...
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon.

Aussi, François, écoute ce que je te dis :
Si je pouvais agir en tout sans le Dieu du Paradis,
À toi ni à aucun autre, il ne resterait même un haillon :
Car, au lieu d'un méfait, alors j'en ferais dix.
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon.

*Contre grans roys me suis bien anymée,
Le temps qui est passé ça en arriere.*



*L'épitaphe de Villon
en forme de ballade*

Freres humains qui après nous vivez,
Nayez les cuers contre nous endurcis,
Car se pitié de nous povres avez
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six ;
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre ;
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice ; toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis ;
Excusez nous, puis que sommes transsis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a buez et lavez,
Et le soleil dessechiez et noircis :
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachié la barbe et les sourcils ;
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetz d'oiseaulx que dez a couldre,

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car si vous avez pitié des pauvres que nous sommes,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.
Vous nous voyez ici attachés cinq, six,
Quant à la chair que nous avons trop nourrie,
Elle est depuis longtemps dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
Que de notre malheur, personne ne se rie,
Mais priez Dieu que tous Il nous veuille absoudre.

Si nous vous appelons frères, point n'en devez
Avoir dédain, quoique nous ayons été mis à mort,
Par la Justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes ne sont pas de bon sens rassis,
Excusez-nous, puisque nous sommes morts.
Auprès du Fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Et nous préserve des foudres de l'Enfer.
Nous sommes morts, que nul ne nous moleste
Mais priez Dieu que tous Il nous veuille absoudre.

La pluie nous a lessivés et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis ;
Pies et corbeaux nous ont creusé les yeux,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais, à aucun moment, nous ne sommes en paix ;
De-ci, de-là, comme le vent varie,
Selon son bon plaisir, sans cesse il nous balance,
Plus becquetés par les oiseaux que dés à coudre.

Ne soiez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie.
A luy n'ayons que faire ne que souldre ;
Hommes, icy n'a point de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Ne soyez jamais de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous Il nous veuille absoudre.

Prince Jésus, qui sur tous as puissance,
Garde que l'Enfer n'ait sur nous seigneurie.
Qu'à lui nous n'ayons rien à faire ni rien à lui payer.
Hommes, ici, point de moquerie,
Mais priez Dieu que tous Il nous veuille absoudre.

*Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie.*



LES DÉSILLUSIONS DE VILLON LES ILLUSIONS DE MOEBIUS

La rencontre entre deux fortes personnalités artistiques, en focalisant les points communs, permet toujours de mettre en évidence les caractéristiques de l'un et de faire apparaître les préférences de l'autre. La découverte d'un nouveau point de vue privilégié baigne les deux personnalités d'une lumière neuve, d'un faisceau d'étincelles. Bien que bref, c'est un mariage mystique, créateur de combinaisons, d'harmonies inédites.

Cinq-cents ans séparent François Villon et Jean Giraud, dit Moëbius. Un demi-millénaire entre un poète bagarreur de l'automne du Moyen-Âge et un visualisateur visionnaire prophète de cette autre époque de transition qu'est la nôtre. Cela semble beaucoup. Un espace physique au moins les rapproche, Paris et, à coup sûr, un même espace mental : au centre des deux visions (et dans leurs respectives cohérences fantastiques) une méditation inévitable sur le destin humain, le retour – parfois purement formel – des thèmes du Destin, du Temps, de la Mort.

Le devoir primordial de l'artiste est de chercher (trouver, comme Picasso) des harmonies ; et les moyens, fussent-ils disharmoniques, de les exprimer. Un exercice presque idéal de rhétorique : exposer, développer, conclure si possible, élaborant et croisant en continu des schémas tour à tour psychologiques, thématiques, métriques, esthétiques. Pour cela il est nécessaire de s'aventurer au-delà des limites de la communication, des règles sociales, des lois des sentiments communs. Le démon du jeu y est utile, le goût du risque indispensable. C'est une tâche d'explorateurs mais c'est aussi, pour le manquement aux règles, l'assaut anarchique à la norme, un comportement « criminel ».

Villon voulut être un criminel, le plus accompli : funambule en état de déséquilibre permanent. D'un côté le mauvais sujet, de l'autre le poète raffiné. Il ne lui suffit pas de se définir avec auto indulgence un « bon follaistre » pour être absous d'une vertigineuse culpabilité (envers l'humanité davantage qu'envers les simples individus dissolus). Moëbius, en commençant par se cacher derrière la fumée d'un pseudonyme, rejette avec évidence son identité sociale régulière. Sa carrière, plus d'une fois archi-révolutionnaire en proposant de nouveaux points de vue et d'imagination, a témoigné d'une volonté réelle de provocation (disons même de subversion), que la société considérera avec une bienveillance positive

si elle ne s'applique qu'à l'art mais verra d'un œil autrement négatif dès qu'elle s'étendra à d'autres domaines.

Villon a pu s'aventurer au-delà des limites de l'abjection et s'y refléter. Möbius serait – est – en mesure de l'imiter. Mais la force tranquille de son Karma lui garantit un contrôle de soi-même qui le sauve des situations les plus périlleuses. Pour cette raison, quand il est arrivé au dessinateur-chaman d'avoir à traiter des matériaux scabreux, il a su garder sa profondeur, sa finesse habituelles. La chance veut qu'il puisse parer aux accidents de son métier-mission avec la légèreté d'un illuminé : entre taoïsme et bouddhisme zen, il parvient à naviguer de l'en-décà à l'au-delà du désir.

En un certain sens, le jeu pénible de Villon était de se voir vivre, et mourir. Il en naît cette poésie douloureuse et consciente, vanitas vanitatum!, plus qu'une simple invective contre le destin, au ton qui rejoint parfois celui d'un sermon. Les visions de Möbius ne sont pas dépourvues elles non plus de perspectives morales. Toute richesse y est fausse, autant, mais pour des raisons opposées, que la pauvreté y est fausse. De ce malaise métaphysique, émane une sensation consolante de religion (au sens originel, latin, de « religion » : une croyance, une conviction qui mettent en évidence les liens cachés avec tout ce qui nous entoure, en haut comme en bas, ou qui en créent de nouveaux).

Le trait de Möbius est toujours métaphysique, même dans les cas où sans assumer le double rôle du narrateur-illustrateur, il se contente de la fonction « simple » de metteur en images. C'est toujours un dessin qui nous parle de la réalité sensible, immanente, sans oublier celle qui transcende ; un dessin spirituel presque automatiquement, qui s'approche du mystère pas nécessairement pour l'expliquer mais simplement pour témoigner de sa présence.

C'est particulièrement le cas des miniatures sur les ballades de Villon. La matière inquiète et inquiétante y est traitée de manière ambivalente. Möbius va au-delà de ses figures de prédilection isolées dans l'espace ou entourées d'espace, au-delà de ses femmes lumineuses, de ses hommes auréolés, de ses géométries apaisées suggestives d'un monde hiératique, de ses compositions qui repropoisaient le quinzième siècle de Piero della Francesca, de Fra Angelico. On y pressent une continue tension souterraine, une énergie qui est un souvenir de violence (l'art, disions-nous, est souvent violence, la sublimation d'une agressivité), et toutefois cette tension conduit à l'apaisement, à la sécurité par une sorte de piété cathartique.

Le Moyen-Âge oblique de Villon, réinterprété par Möbius, nous revient comme d'outre-temps, nous apparaît comme un espace transversal à celui de notre planète. La scène de ce théâtre métaphysique à cheval entre passé, présent et futur est une dimension chamanique en suspens et habitée par des symboles vivants, un

espace dont les limites se confondent avec celles vagues de l'inconscient collectif. Le mystère dans lequel flottent décors et personnages dégage une puissance évocatrice toute particulière, richissime parce qu'une énigme est toujours riche et suggestive, et parce que chaque image apparemment statique couve quelque changement, que chaque scène en apparences dynamique se dirige vers le repos absolu.

L'affrontement entre les contraires se fait sensible. Si le Verbe s'est fait Chair, le corporel se fait spirituel. Le Purgatoire que nous endurons depuis des millénaires est destiné, de façon très villonienne, à travers la décadence, la mort, la putréfaction, à ralentir son rythme jusqu'au retour définitif du Paradis perdu, dans un brillant silence cristallin.

En attendant, il nous reste cette situation qu'on appelle justement le « suspens » entre des limites mal connues, un haut et un bas que nous ne comprenons pas, un bien et un mal dont l'arbitraire nous laisse insatisfaits. Avec l'aide de ces admirables compagnons de route que sont François Villon et Jean Giraud Mœbius, chacun de nous se redécouvre « ne du tout fol, ne du tout sage ». Ils nous réconcilient avec ce chaos dans lequel nous reconnaissons malgré tout un souffle, un rythme, un ordre ; ils nous réconcilient avec notre monde, nos mondes innombrables, dans l'acceptation que tout et tous ne sont qu'illusion.

INDEX

<i>Introduction</i>	Page 5
<i>Ballade des dames du temps jadis</i>	Page 10
<i>Ballade des seigneurs du temps jadis</i>	Page 14
<i>Ballade en vieux langage français</i>	Page 18
<i>Les regrets de la belle Heaumière</i>	Page 22
<i>Ballade et doctrine de la belle Heaumière aux filles de joie</i>	Page 30
<i>Double ballade</i>	Page 34
<i>Ballade des femmes de Paris</i>	Page 40
<i>Ballade de la grosse Margot</i>	Page 44
<i>Ballade de la bonne doctrine à ceux de mauvaise vie</i>	Page 50
<i>Ballade finale</i>	Page 54
<i>Ballade de bon conseil</i>	Page 60
<i>Ballade des proverbes</i>	Page 66
<i>Ballade des menus propos</i>	Page 72
<i>Ballade des contre-vérités</i>	Page 76
<i>Ballade contre les ennemis de la France</i>	Page 80
<i>Ballade du concours de Blois</i>	Page 86
<i>Problème ou ballade de la fortune</i>	Page 92
<i>L'épithaphe de Villon en forme de ballade</i>	Page 98
<i>Postface</i>	Page 105

*Ce volume a été achevé d'imprimer en octobre 1995
sur les presses de G. & C. Alma à Milan.*

*Il a été relié spécialement 178 exemplaires de Ballades présentés sous emboîtement
et accompagnés d'une lithographie originale de Möbius :
cent-cinquante exemplaires numérotés de 1 à 150 et signés par Möbius,
vingt exemplaires hors commerce numérotés de I à XX réservés à l'auteur
et huit exemplaires hors commerce numérotés de A à H,
réservés à l'éditeur et aux collaborateurs.
Ces exemplaires constituent l'édition originale.*

ISBN : 2-908981-19-X
Dépôt légal : octobre 1995
Imprimé en Italie.

